

NOTICE

Biographique et Littéraire

SUR

M^{me} Écône De Labouisse-Rochefort,

PAR

Magloire Bayral,

Juge de Paix du Canton de Castres,

Membre de la Société Archéologique

du Midi de la France et de

plusieurs Sociétés

académiques.



CASTRES,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE VIDAL AINE.

1834.

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

sur

M^{me} ÉLÉONORE DE LABOUISSÉ-ROCHEFORT.

NOTICE

Biographique et Littéraire

SUR

M^{me} Eléonore De Labouïsse-Rochefort,

PAR

Agloire Bayral,

Juge de Paix du Canton de Castres,
Membre de la Société Archéologique
du Midi de la France et de
plusieurs Sociétés
académiques.



CASTRES,

IMPRIMERIE DE VIDAL AINÉ.

1834.

NOTICE

Biographique & Littéraire

sur

Madame Cléopâtre de Labouisse.

LA France et l'Italie sont les deux nations qui ont le plus produit de femmes célèbres. L'Angleterre ne marche que bien loin après elles, malgré ses Miss Burney, ses Lady Morgan, ses Baillie, ses Jeanne Porter, ses E. Spence, ses Anne Radcliffe, ses Miss Edgworth, ses Bengor, ses Caroline Lamb. En général on trouve chez cette nation plus de romancières que de savantes, d'érudites et de poètes.

L'Italie, au contraire, riche en génies de toute sorte, offre entr'autres Dames remarquables, Richarde de Salvaggi, Véronique Gambarà, Clarice de Médicis, Strozzi, Thérèse Pamphile, Anne Goffarina, Cassandre Petrucci, Hippolite Torella, Hortense Strébillini, Hélène Riccoboni, Lucrece Marinelli, Modeste Pozzo, qui a fait un *Traité sur le mérite des femmes*, et un poème épique; Marguerite Parrochia, auteur aussi d'un poème

qu'elle n'eut pas le temps de terminer, et dont Scanderberg est le héros (1).

Notre patrie, où le beau sexe s'est illustré non seulement dans les romans et dans la poésie, mais encore par ses nombreux succès dans les sciences et dans les arts, est fière de pouvoir opposer à ces noms immortels, ceux des Surville, des Gourney, des Chéron, des Dacier, des Sévigné, des Duchatelet, des Deshoulière, des Riccoboni, des Lafayette, des Dufresnoy, des Desbordes-Valmore, des Staël, des Lambert, des Sommery, des Genlis, des Beaufort-d'Hautpoul, des Vanoz, des Delphine Gay.

Après ces noms chéris des Muses, dont la nomenclature pourrait être beaucoup plus longue si je ne craignais de la rendre trop fatigante, il en est d'autres moins connus, qui cependant ont des droits à notre estime. Nous placerons parmi eux Madame Eléonore de Labouisse, qu'une mort prématurée vient d'enlever à sa famille et à ses nombreux amis. Elle a joui d'un double avantage que le Ciel n'avait encore accordé à aucune autre femme; elle doit sa célébrité non seulement à ses propres vers, mais encore à ceux de son époux, qui l'a chantée lui-même dans ses poésies érotiques, et qui lui a dédié tous ses autres ouvrages.

Plusieurs écrivains distingués, l'Abbé Sabatier de Castres, Carbonell, Sirven, Cartier - Vin-

(1) Quoiqu'il n'eût pas été achevé, il fut pourtant goûté, quand on le publia, à cause des beautés qui s'y trouvent.

chon, Chardon de la Rochette (1), de Kérialant, Mollevant, de Chesnel, Charles de Pougens, ont consacré des chants ou des notices à cette Muse modeste, et lui ont prodigué des éloges qu'elle a si bien mérités : il reste encore beaucoup à dire après eux. Intimement lié avec M. de Labouisse, j'ai eu l'honneur de passer quelque temps au sein de sa famille, accueilli et considéré comme un fils de la maison. J'y ai vu, j'y ai admiré cette Éléonore si douce, si bonne, si aimable, dont il pleure aujourd'hui la perte. Il m'a confié une grande partie des papiers, des manuscrits qui lui restent et qu'il conserve aujourd'hui avec soin, comme une belle émanation d'elle-même. J'en ai vu un assez grand nombre

(1) Ce spirituel et savant critique a plusieurs fois parlé d'ÉLÉONORE d'une manière très-honorable. En rendant compte, dans le *Magasin Encyclopédique du Voyage à St-Maur et promenade à Long-Champs*, que M. de Labouisse venait de publier, il s'exprima ainsi : « L'ÉLÉONORE à laquelle ce petit » recueil est dédié, dont le nom doux à l'oreille orne pres- » que toutes les pages, n'est point une de ces divinités fantas- » tiques qu'aime à se créer l'imagination des poètes, lorsqu'ils » sont assez malheureux pour avoir besoin de recourir à la fic- » tion et à l'illusion. C'est une Dame, jeune, belle, spirituelle » possédant plusieurs talens agréables, membre de plusieurs » académies, et, ce qui est surtout très-édifiant dans ce siècle, » qu'on accuse déjà d'être peu galant, c'est la femme de l'au- » teur, l'objet éternel de ses hommages et la Muse charmante » qui l'inspire. Voilà certes un bel exemple donné aux maris, » par un mari poète. (1808.) »

pour l'apprécier, la chérir et la regretter encore plus que je ne faisais. En les lisant, j'ai eu l'embarras du choix. J'étais obligé de me borner, tandis que si je m'étais livré à mon admiration pour cette femme incomparable, au lieu de faire une simple Notice, je me serais exposé à produire un gros volume. Mais, j'ose le dire, je puis, mieux que personne, parler de ses talens, de son caractère, de ses vertus; mieux que personne je suis à même de réfuter les calomnies atroces, dont a été l'objet l'amour que son époux lui a voué; amour si peu connu, si mal jugé, parce qu'il est sans exemple et sans égal. Puissent les mânes d'Eléonore accueillir avec bienveillance le faible hommage que je leur offre; puissent-ils ne pas trouver indiscrets les détails que je vais livrer au public!

Jeanne-Michelle-Marie-Bonne-ÉLÉONORE naquit à l'Île de France, dans la paroisse de St.-Louis, le 8 octobre 1782. Son père Michel-Marguerite-Thérèse de Musard possédait dans cette Île une belle et vaste maison, et des domaines considérables à Saint-Domingue. Il avait épousé Jeanne-Eluard-Duplessis, qui fit constamment son bonheur, et fut l'exemple de toutes les vertus.

Ces deux époux voyaient, avec un secret orgueil, leur fille chérie, croître et embellir sous leurs yeux. Elle montrait une vivacité si spirituelle, une intelligence tellement au-dessus de son âge, qu'ils voulurent ne rien négliger pour cultiver les heu-

reuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature. Suivant l'usage des riches Créoles, ils résolurent de la conduire en Europe pour y faire son éducation, pour donner à ses grâces naissantes cette amabilité, ce je ne sais quoi qu'on ne saurait définir, et dont les Dames de notre patrie peuvent servir de modèle à toutes les Nations.

ELÉONORE partit de l'Île de France le 15 janvier 1789. Après avoir couru de grands dangers et avoir fait un court séjour au Cap de Bonne-Espérance, elle débarqua au port de l'Orient, à l'époque où tout le monde fuyait dans la crainte des prétendus *brigands*, qui n'avaient existé que dans la tête de Mirabeau. De là elle se rendit dans la capitale du Languedoc, et ensuite chez les Dames Noires de Levignac, aux soins desquelles sa mère la confia. Levignac est un village à peu de distance de Toulouse; il renfermait un superbe établissement pour l'éducation des Demoiselles: c'était le St.-Cyr de la province. ELÉONORE n'avait alors que sept ans, et cependant ses jeunes compagnes ne tardèrent pas à reconnaître sa supériorité. La révolution qui marchait toujours la chassa de cet asile; les Dames Noires furent dispersées. Ses parens en prirent une chez eux, qui continua à élever leur fille, et à laquelle ils adjoignirent plusieurs Professeurs d'un grand mérite. M. Cossé, célèbre organiste et compositeur, fut le premier maître de musique d'ELÉONORE; elle se perfectionna ensuite sous Madame Boulé, femme bien née, jadis

fort riche, qui était tombée dans l'infortune et qui se voyait obligée de tirer parti de son rare talent. Mademoiselle Cammas, fille d'un peintre distingué, aujourd'hui Madame Guibal, dont M. de Labouisse a parlé avec avantage dans ses *Élégies* et dans son *Voyage à Rennes-les-Bains*, lui donna des leçons de dessin, de peinture à l'huile et de miniature, à la manière d'Augustin et d'Ijabey. Ces arts d'agrément, dans lesquels les progrès d'ÉLÉONORE furent très-rapides, ne lui firent point négliger les études sérieuses qui occupent l'esprit, forment la raison et développent le cœur; elle cultiva avec succès l'histoire, la littérature, la poésie. Elle lisait fréquemment nos meilleurs auteurs classiques, et elle puisa chez eux ce goût pur, ce jugement exquis, cette grâce naïve qui donnent tant de charmes aux productions trop peu nombreuses qui sont sorties de sa plume. Lorsqu'elle parut dans le monde, après que son éducation eut été terminée, on fut étonné qu'une si jeune personne pût réunir tant de qualités. En considérant l'ensemble de ses traits et de sa physionomie, on était charmé de sa beauté vive et piquante, de la noblesse de son maintien, de ses manières aisées et gracieuses; en lui parlant, on admirait la variété de ses connaissances, les saillies de son esprit, et, si on la suivait sous le toit paternel, on la voyait avec surprise passer successivement de la surveillance du ménage et des soins, auxquels une personne bien élevée ne

doit pas être étrangère, à des occupations plus agréables et plus douces. Elle touchait très-bien du piano, faisait des dessins charmans, des miniatures parfaites, des peintures dignes d'un artiste; ce qui faisait dire plus tard à M. Carhonnell, poète Roussillonnais :

- « Doucement sous vos doigts soupire
- » Un Luth aimable et gracieux ;
- » Sous vos pinceaux ingénieux
- » La toile s'anime et respire ;
- » Nous cultivons un art, vous les embrassez tous,
- » Et notre œil inquiet vous perd dans la carrière.
- » Vous chantez comme Deshoulière ;
- » L'amour aurait peint comme vous. »

Ses parens l'aimaient avec passion ; elle se montrait toujours empressée à leur témoigner sa tendresse, et jamais elle ne leur causa volontairement la moindre inquiétude. Elle fut toujours docile, respectueuse, aimante.

Une personne si accomplie ne pouvait manquer de se voir entourée de nombreux adorateurs ; mais son cœur fut insensible à leurs hommages. Il n'avait pas encore trouvé celui vers lequel elle devait se sentir attirée par une douce sympathie, celui que le Ciel lui réservait, pour lui donner sur cette terre toute la félicité dont elle était digne. Un jeune littérateur, déjà connu par des succès honorables, M. Jean - Pierre - Jacques - Auguste de Labouisse-Rochefort, eut occasion de faire sa con-

naissance. Il fut frappé de sa grâce, de son amabilité, et dès ce moment il n'aspira plus qu'au bonheur de devenir son époux. Bien différent de ces hommes sordides qui ne font de l'hymen qu'une froide spéculation, et pour lesquels l'argent tient lieu de vertu, d'honneur, de probité, il ne s'informa point qu'elle était la dot de l'objet qui l'avait charmé. Lui plaire, en être aimé, couler auprès d'elle tous les jours de sa vie, furent les seules pensées, les seuls désirs qui se présentèrent à son esprit.

La famille Musard avait perdu toute sa fortune par suite de la révolution sanglante de St-Dominique (1); il ne lui restait plus que l'espoir de la recouvrer, et des dettes considérables que depuis... mais je m'arrête : M. de Labouisse me saurait peut-être peu de gré d'entrer dans de grands détails sur ce généreux sacrifice ; je n'en aurais même pas du tout parlé, si ses nobles procédés n'avaient pas déjà été de notoriété publique. Cette perspective, qui aurait découragé un amant vulgaire, ne fit qu'enflammer M. de Labouisse ; il offrit son cœur et ses biens (2) à la beauté qu'il idolâtrait,

(1) M. de Labouisse a retracé cette terrible catastrophe dans plusieurs de ses ouvrages, principalement dans ses *Élégies* et dans son *Anecdote*.

(2) Voici un extrait d'une lettre d'Éléonore, dans laquelle elle rend cette justice à son époux : « M. de Labouisse est » le unique. Il n'a que sa mère ; son père est mort depuis

et sans laquelle il n'y avait pour lui ni repos ; ni bonheur. La main d'ÉLÉONORE lui fut promise.

Aussitôt que la jeune Créole , qui allait devenir son épouse , put se croire autorisée par les approches de l'hymen et surtout par le consentement de ses parens , à entretenir une correspondance avec celui pour lequel son cœur avait jusques-là soupiré en secret , elle s'empressa de lui dévoiler ses sentimens les plus cachés , avec une naïveté , un abandon tout à la fois modeste et passionné , qui le rendirent le plus heureux des hommes. Quelles douces émotions n'éprouva-t-il pas , lorsque dans une lettre qu'elle lui adressa , ses yeux s'arrêtèrent sur ce passage plein de grâce et d'amour !

« Papa et maman ont vu la lettre que
 » vous m'avez écrite , et ils m'ont laissée libre
 » de suivre mon inclination sur la proscription

» long-temps. Il y a à peu près trois ans que nous nous vîmes
 » à Toulouse , dans une société où j'allais habituellement.
 » Notre inclination mutuelle ne fut pas long-temps à se manifester.
 » Mon amour répondait au sien. Il le déclara à papa , qui ne
 » lui cacha pas que j'étais pour le moment sans fortune , et
 » que peut-être de long-temps je n'en jouirais. Il lui confessa
 » la pénible position où il se trouvait , ayant des dettes. Toutes
 » ces affaires d'intérêt n'ébranlèrent pas l'amour de mon cher
 » Auguste. Il fut charmé d'avoir sa fortune à m'offrir. Sa
 » mère , qui est la honte même et une femme charmante , y
 » donna son consentement et nous fûmes unis quelque temps
 » après. . . .

» du *vous*. S'en rapportant à ma décision, c'était
» prononcer l'arrêt fatal de ce mot froid et peu
» convenable, suivant vous, aux sentimens que
» nous nous sommes voués, et qui me paraîtrait
» fort à sa place tant que je ne serais pas auto-
» risée à me servir légitimement d'un langage
» plus familier. Cependant je me rends; *tu le*
» veux; eh bien, sois content : ta mère qui,
» sans doute, verra aussi ma lettre, pourra juger
» par notre style, des tendres agitations de notre
» âme, en attendant que les libres épanchemens
» de la mienne puissent la convaincre de notre
» heureux accord et du vœu que nous faisons,
» toi et moi, de consacrer nos jours à faire sa
» félicité. . . . »

Citons encore un autre extrait de cette corres-
pondance intéressante, qui a été confiée à mon
amitié. Un jour ELÉONORE n'avait pas reçu des
nouvelles de son cher Auguste, dont la lettre lui
parvint plus tard par une autre voie que celle de
la poste. Elle lui écrivit à ce sujet. . . . « Je me
» persuadaï tout de suite que ta grande douleur
» de tête, qui la veille de ton départ me faisait
» tant de mal, était sûrement l'avant-coureur
» d'une grosse maladie. Je voyais déjà ta tendre
» mère toute en larmes, adresser des vœux au
» Ciel pour la conservation de ce fils qu'elle chérit
» et que j'aime avec une tendresse sans égale.
» O mon ami ! que mes prières étaient ferventes !

» Avec quelle ardeur je redemandais au Ciel une
» vie sans laquelle je ne puis être heureuse, si
» la mienne n'est consacrée à faire ton bonheur
» et celui de nos chers parens. Je renouvelai,
» dans ma douleur, l'ancienne résolution de partir
» pour l'Espagne (1) ; mon parti était pris, et rien
» n'était désormais capable de me détourner de
» ce projet favori. Grâce à Dieu, m'en voilà
» revenue ! tu es bien portant et tu m'aimes
» toujours ! »

Quel cœur ! quelle belle âme ! comme M. de Labouisse devait être impatient de s'unir, par des liens indissolubles, à une personne si accomplie ! Enfin, tous ses vœux furent comblés, et le 28 septembre 1802, il devint l'époux d'Éléonore ! . .

Notre aimable poète fut enivré de son bonheur ; il éprouvait le besoin d'épancher son âme, de célébrer sa félicité. Dans cette circonstance, les Muses ne lui refusèrent point leurs faveurs. *Le Lendemain, la Fête de l'Hymen, la Couronne virginale, le Bal*, élégies charmantes qu'elles lui inspirèrent, firent connaître à l'épouse, qui ne cessa jamais d'être son amante, et à tous ceux qui trouvent des charmes à lire de beaux vers, que ce qu'il sentait avec transport et reconnaissance, il savait l'exprimer avec feu, avec passion, et en véritable poète.

(1) Où elle devait s'embarquer avec son père et sa mère pour se rendre à St.-Domingue.

Un écrivain, doué d'un talent agréable et facile, le spirituel Barthe, adressant une jolie épître à un Ami sur son mariage, lui disait, après avoir peint gracieusement l'objet de son amour :

Que de titres pour ta charmer !
Ne rougis point de ta tendresse,
Goûte bien le plaisir d'aimer,
Ta femme sera ta maîtresse.
Si tu nous chautais ton bonheur !
Les meilleurs vers viennent de l'âme,
L'esprit est surtout dans le cœur,
Et je voudrais, pour mon honneur,
Voir mon ami chanter sa femme.

Ce vœu de Barthe, M. de Labouïsso l'a réalisé d'une manière si brillante et si heureuse, que quand ce ne serait qu'à cause de l'exception, on aurait dû lui en savoir gré, au lieu de lui en faire un reproche. Mais ce titre n'est pas le seul à nos yeux, puisque celui de l'exécution s'y trouve encore. En effet, que de variété, que de chaleur, que d'élégance, que de poésie dans ces nombreuses élégies conjugales, qui faisaient écrire à M. R. D. Ferlus :

« Voici, mon cher poète, mon pronostic sur
» votre livre : Parny et Bertin resteront à leur
» place. Le premier a plus de vivacité et une élé-
» gance plus soutenue que vous ; Bertin a plus
» de verve, plus de poésie, plus d'intérêt. Vous
» resterez à côté d'eux, le troisième, avec plus

» de variété, plus d'abondance dans vos sujets ;
» mais une teinte trop égale dans le style. Malgré
» cela votre placè est assez belle, puisque désor-
» mais on ne vous séparera pas d'eux. »

Et notre compatriote Madame Balard :

« Je suis glorieuse de vos chants et du senti-
» ment qui les inspire. Tout mon sexe vous doit
» de la reconnaissance, pour l'hommage tendre,
» flatteur et délicat que vous rendez à celle dont
» les grâces et les vertus l'honorent le plus. En
» apprenant aux hommes qu'il existe un sentiment
» qui peut également embellir toutes les époques
» de la vie, et leur montrant l'hymen revêtu
» de tous les charmes de l'amour et de toutes
» les délices de la volupté, vous rendez aux femmes
» leur empire et vous rétablissez l'équilibre dans
» la société. »

C'est surtout dans un chant élégiaque que, dans les transports de son ivresse conjugale, il adressa à ELÉONORE, à cette époque, que son âme, son cœur et son esprit se montrent avec le plus d'éclat. Sa lyre n'a jamais fait entendre des sons plus mélodieux, et, selon nous, c'est son plus bel ouvrage. Je vais transcrire cette pièce remarquable, que mes lecteurs ne trouveront pas trop longue, quoiqu'elle renferme un grand nombre de vers.

A ÉLÉONORE.



- « Elle a cessé l'influence funeste
» Du destin qui sur moi semblait s'appesantir !
» Un hymen tout amour , un hymen tout céleste
» Par des chaînes de fleurs a su nous réunir ,
 » Dans cette retraite modeste
 » Que mon cœur brûlait de t'offrir,
» Simple et sans art cette rive est agreste ;
» Mais tu parais : elle va s'embellir.
» On ne voit pas d'un luxe magnifique
» L'ivoire et l'or décorer mes lambris.
» Le marbre de Paros , ni le marbre italique
 » N'en ont point rehaussé le prix.
 » Jamais cet asile rustique
» En des jours plus sercins , d'un faste asiatique
» Ne me vit fièrement insulter au malheur.
» Et depuis , quand le crime au sein de la terreur
 » S'arma du pouvoir tyrannique ,
» A mes maux résigné , la misère publique
 » Seule arracha des soupirs à mon cœur.
» Mais brisant en espoir le sceptre despotique
» De ces *Crésus-Néron* , riches de déshonneur ,
» D'un sort trop inhumain j'absolvais la rigueur ,
» Quand du pauvre souffrant , sous son toit domestique ,
« Je pouvais soulager la plaintive douleur.
« Eh ! qu'avons-nous besoin des dons de la fortune ?

- » Elle a fui loin de moi sans causer mes regrets ;
- » Ses faveurs ont souvent une suite importune ;
- » J'aime mieux ses rigueurs que de trompeurs bienfaits.
- » Au sein d'un doux servage, exempt d'inquiétude ,
- » Dédaignant des grandeurs l'altière servitude ,
- » Ces vergers abondans que protège Palés
- » Ces guerets peu nombreux, ces berceaux de verdure ,
- » Partagés avec toi, près de cette onde pure ,
- » L'emportent à mes yeux sur les plus beaux palais.
- » Une mère parfaite, une épouse adorable
- » A mes plus tendres vœux constamment exorable ,
- » De leurs soins délicats embellissent mes jours.
- » Sur les bords généreux, qu'en son rapide cours ,
- » Fertilise l'Arriège aux ondes azurées ,
- » De quelques bons amis les aimables discours ,
- » Occupent nos loisirs, remplissent nos soirées ,
- » Qu'on voit constamment consacrées
- » A l'amitié fidèle, aux plus pures amours.
- » Du cœur et de l'esprit, ô jouissance intime !
- » Joindre aux plaisirs permis le bonheur de l'estime ,
- » Vivre certain d'un avenir charmant !...
- » Ce doux penser me plonge en un ravissement ,
- » Un délire enchanteur, une extase, une ivresse
- » Qui dans les bras d'une aimable maîtresse
- » Fout d'un heureux époux le plus heureux amant.
- » ELÉONORE, ô charme de ma vie ,
- » Unique et bel objet de mon culte amoureux ,
- » Qu'aurai-je à désirer ? Ne suis-je pas heureux ?
- » Il ne me reste à présent d'autre envie
- » Que de pouvoir prévenir tous les vœux.
- » Cette campagne solitaire
- » Que la *Laure* limpide arrose de ses flots ,
- » Fut long-temps négligée, elle est pour moi cythère,
- » N'y vois-je pas la reine de Paphos ?

- » Il faut l'orner, mais sans affecterie :
- » Imitons ce désordre auquel préside l'art ,
- » Quand il arrange au gré de sa féerie ,
- » Un magique contraste, une plaine fleurie ,
- » Et ces lointains qui charment le regard ,
- » Où quelque heureuse symétrie
- » Qui semble naître du hasard.
- » Ingénieux projet qui rit à ma tendresse !
- » Pour corriger du sol la sauvage rudesse
- » J'y veux planter le laurier d'Apollon
- » Digne prix du poète et sa plus douce attente ;
- » Le myrte de Vénus et la flexible acante ,
- » Et le platane amant du frais vallon.
- » Souples acacias, qui d'un lointain rivage ,
- » Transplantés parmi nous au retour du printemps
- » Déployez sur nos murs votre élégant ombrage ;
- » Beau peuplier au frémissant feuillage ,
- » Vous l'orgueil de ces monts, sapins, vous, qui long temps
- » En butte à la fureur des terribles autans ,
- » En descendrez un jour pour braver le naufrage ,
- » Vous viendrez dans ces lieux de vos charmes si doux
- » Parer l'humble séjour de deux jeunes époux.
- » De tristes soins l'âme enfin dégagée
- » Aux bords fleuris de ces rapides eaux
- » Dans un voluptueux repos
- » Nous goûterons leur fraîcheur ombragée
- » Qu'entourent l'arbousier, l'aubépine et le hêtre,
- » D'une vie obscure et champêtre
- » J'éprouverai tous les plaisirs ;
- » Quelques amis, de studieux loisirs ,
- » N'est-ce donc pas le bien suprême ?
- » Un tendre époux borne tous ses désirs
- » A vivre auprès de l'épouse qu'il aime.
- » Et quand la mort terminera mes jours
- » L'aimable objet de mes vives amours

» Viendra pleurer dans ce riant bocage ;
» Là de son voile essuyant ses beaux yeux ,
» L'arbre que j'ai planté , le sentier sinueux
» Qui nous mena souvent au rustique ermitage ,
» Ce limpide ruisseau réfléchissant des cieux
» Qui , tels que notre amour , sont toujours sans nuage ,
» Lui rappelleront mon image ,
» Et le bonheur , le bonheur si volage
» Qui , pour nous , cependant se fixa dans ces lieux. »

ÉLÉONORE était fière d'inspirer à son époux un amour si bien senti et si bien exprimé. Elle voulut lui témoigner combien elle y était sensible , combien son cœur le partageait. Sa Muse seconda d'une manière admirable , les inspirations de son cœur : elle lui dicta une réponse que les Deshoulière et les Sapho ne désavoueraient pas.



Réponse d'Éléonore.



- » Aux accords enchanteurs de ton luth gracieux
» Je rêve, cher Auguste, à mon bonheur suprême :
 » Je te le dois, ô moitié de moi-même,
» Ce bonheur qui jamais n'eut d'égal sous les cieux.
» Aimant à deviner, à prévenir mes vœux,
» Est-il un seul désir, est-il une pensée
» Qui ne soit à l'instant sentie et devancée
» Par les soins délicats de ton cœur généreux ?
» Sans pressentir les biens du plus charmant des nœuds,
 » Je soupirais après l'instant prospère,
 » Où sous l'égide de mon père
 » J'irais chercher un climat plus heureux (1).
 » Loin de l'antique colonie
 » Où mes parens me donnèrent le jour (2) ;
 » Loin de ces lieux où Paul et Virginie
» Connurent comme moi tous les feux de l'amour,
 » De la fortune éprouvant l'inclémence,
» Je brûlais d'aller voir l'autre Isle, que la France
» Abandonna trop vite au plus affreux revers ;

(1) *Plus heureux !* On ne prévoyait pas à cette époque que l'Isle de St.-Domingue serait bientôt perdue pour la France.

(2) *L'Isle de France*, que Bonaparte céda à l'Angleterre, qui l'avait ravie par surprise.

- » Cette isle qu'enviait le pirate des mers (1),
» Où le nègre assouvi de rage et de puissance,
» Se vengea par la mort d'avoir porté des fers.
» La chaîne des besoins, avec imprévoyance
» Nous conduisait aux plages d'Haïti (2) !
» Tu parus : mon projet se vit anéanti
» Et je n'eus plus qu'une seule espérance.
« Renonçant pour toujours au sol Américain
» J'aspirais à te plaire, à t'accorder ma main ;
» Et quand le Saint Pontife eut béni notre chaîne,
» Lorsqu'il m'eut fait, Auguste, un devoir d'être à toi,
» De me livrer sans réserve à ta foi
» Je ne pouvais éprouver nulle peine.
» Le bonheur m'a souri : quels seraient mes regrets ?
» Et quel hymen jamais fut plus rempli d'attraits ?
» Que tu sais bien en tracer la peinture !
» Quelle fraîcheur ! quelle suavité !
» Que ce tableau dicté par la nature
» Est séduisant de grâce et de naïveté !
» Combien il plaît à mon âme rêveuse,
» Quand tu redis nos innocens plaisirs,
» Les doux transports de ta flamme amoureuse,
» Ces tendres soins qui me rendent heureuse
» Et ton goût pour les arts qui charment nos loisirs.
» J'irai donc avec toi parcourir ce rivage
» Qui va me retracer de si purs sentimens ;
» Je les verrai ces groupes si charmans
» D'arbres choisis dont tu me fais hommage.
» Que je les aimerai ! ce sera ton ouvrage !
» Leur abri va m'offrir un asile enchanteur :

(1) Les Anglais, n'ayant pu obtenir St.-Domingue, fomentèrent les divisions et les massacres qui nous la firent perdre.

(2) Ancien nom de St.-Domingue.

- » J'irai souvent sous leur ombrage
» D'un cœur reconnaissant songer à mon bonheur,
» Souvent aussi (quel heureux avantage !)
» Je te suivrai sous leur riant feuillage
» Avec mes souvenirs, ma joie et mon amour,
» Qui seuls embelliraient le plus triste séjour.
- » Mais quel contraste affreux ! Et quel sombre délire
» Au milieu du plus doux transport,
» T'a fait confondre et mêler sur ta lyre
» Les accents du plaisir et des pensers de mort ! . . .
» Je frissonne ! . . . Ah ! grand Dieu ! quelle cruelle image !
» *Auguste* ! qu'as-tu dit ? . . . Quels mots pleins de rigueur ! . . .
» Jouissons du présent, c'est le conseil du sage ;
» Tes derniers vers bouleversent mon cœur.
» Je ne sais point ce que le sort nous cache,
» Ni quel sera le jour marqué pour mon trépas ;
» Mais si jamais la Parque à mon amour t'attache
» A ma douleur je ne survivrai pas. »

Le bonheur que M. de Labouisse procurait à son *Eléonore* et qu'elle a si bien peint dans ces vers, a été exprimé par elle, en prose, d'une manière non moins aimable. Elle écrivait, en 1804, à un fils de sa mère, à son demi-frère, qui avait fait dans l'Inde une fortune considérable et qui était alors à Londres pour affaires, une lettre dans laquelle nous avons remarqué le passage suivant :

« Mes chers parens ont au moins dans leur malheur, le bonheur de me voir heureuse

» et d'être chéris eux-mêmes par mon mari comme
» s'il était leur propre fils. Il a pour eux les mêmes
» attentions que je puis avoir ; enfin , mon cher
» ami , rien ne manque , je t'assure , à mon bon-
» heur. . . . Voilà deux ans et demi que je suis
» unie à mon cher Auguste , et nous nous aimons
» comme le premier jour de mon mariage. »

Le 1^{er} janvier 1818, après seize années d'un bonheur que rien n'avait altéré , elle adressait , de Montréal , à son mari , une missive fort tendre , où après quelques confidences , permises dans le secret de l'intimité , mais que je ne dois pas me permettre de dévoiler au public , elle ajoutait :

« Quelle différence pour moi d'être obligée de
» t'écrire , au lieu de t'embrasser , de recevoir
» tes vœux , de te faire part des miens de vive
» voix ! Il me semble que je n'aurais jamais eu
» de plus grand plaisir de te revoir. C'est , mon
» cher Auguste , que tous les jours je t'aime davan-
» tage , et que tous les jours j'apprécie davantage
» le bonheur d'être à toi , à l'être parfait que le
» Ciel a créé pour moi seule. Car où peut se
» trouver une félicité plus pleine , plus entière
» que dans notre ménage ? Ainsi donc ne songeons
» point aux tribulations de la fortune : l'amour
» en allège bien la pesanteur. Peut-être que sans
» la révolution nous ne nous serions pas recon-
» trés ; ainsi donc , tout pour le mieux , et ren-

» dons grâces à la Providence. Je lui en dois
» deux fois plus que toi , puisque tu m'as donné
» bonheur et fortune , et que je ne t'ai donné en
» échange qu'un cœur aimant avec transport ,
» sans doute. C'est un bien dont tu t'es contenté
» et qui est à toi sans partage. »

Le bonheur de Madame de Labouïsse fut augmenté de celui que donne aux femmes la maternité ; elle eut plusieurs enfans qui faisaient son orgueil et celui de son époux ; elle voulut elle-même se charger de l'éducation de ses filles. Sa santé l'empêcha de l'achever seule ; mais ce fut elle qui leur apprit à lire , à écrire , la grammaire française , la géographie , le dessin , l'italien. Ses filles ne la quittaient jamais ; elle semblait leur sœur aînée , et la douce intimité qui existait entr'elles enchantaient les personnes qui en étaient témoins.

Lorsqu'elle amenait ses enfans dans quelque société , on était charmé de leur amabilité , de leurs talens précoces. Écoutons encore ÉLÉONORE ; elle en fait la confidence dans des termes qui peignent bien le cœur d'une mère ; elle écrivait de Narbonne à son époux , qui avait été obligé de s'absenter pour affaires :

« Nos enfans nous donnèrent une vraie
» jouissance ! Ils dansèrent le menuet de la cour
» et la gavotte comme des petits anges. Ils furent

» applaudis ; c'était à qui me ferait le plus de
» complimens , et sur leur maintien , et sur leurs
» figures , et sur les grâces qu'ils déployaient en
» dansant. Il est vrai qu'ils s'en tirèrent bien.
» Hortense était plus que jolie ; son teint était
» animé ; ce qui augmentait la vivacité de ses
» beaux yeux , sa physionomie était vraiment
» céleste. Un air de modestie , répandu sur toute
» sa petite personne , la rendait encore plus char-
» mante. Adolphe est vraiment un beau garçon ,
» et qui n'avait nullement l'air emprunté ; il dansa
» des contre-danses ; il allait avec beaucoup de
» grâce prendre sa danseuse , et la conduire à sa
» place avec un air aussi dégagé que s'il avait
» vingt ans , et ne crois pas qu'il choisit celle qui
» ne savait pas danser ; il prenait toujours les
» meilleures danseuses. Le pauvre M. Brulo (leur
» maître de danse) était à peindre. Il pleurait de
» joie et répétait : *quels enfans charmans ! . . .* Je
» te l'avouerai de bonne-foi , mon cher Auguste ,
» il ne m'est pas venu une seule fois dans la pensée
» que l'on pouvait exagérer sur ce que l'on me
» disait de nos enfans. Cependant comme je crai-
» gnais qu'ils n'eussent un peu trop de vanité , des
» complimens que l'on me faisait et des applau-
» dissemens qu'ils venaient de recevoir , je ne
» manquai pas de leur faire ma petite morale et
» de leur faire remarquer le compliment que l'on
» adressait à une Dame , qui était à côté de moi ,
» et dont la fille dansait d'une manière ridicule.

» Cependant on disait le contraire à la mère , et
» l'on trouvait sa fille charmante. Rien de tout ,
» cela n'échappait à Hortense , qui me dit quand
» nous fûmes rentrés : Mais pourquoi cette Dame
» a-t-elle dit ce qu'elle ne pensait pas ? Il vaut
» mieux alors ne rien dire du tout. Tu as raison ,
» lui répondis-je ; mais tel est l'usage dans le
» monde , et cela doit vous donner la mesure
» des éloges que vous avez reçus et des complimens
» que l'on m'a faits sur votre compte. — Ah ! je sais
» bien , pour ma part , ce que je dois en penser ,
» dit Adolphe ; — et moi aussi , répondit Hortense ,
» et je ne croirai jamais les complimens que l'on
» me fera ; — surtout , ajoutai-je , mes enfans , lors-
» qu'ils seront aussi exagérés que ceux que vous
» avez reçus hier ; car vous sentez bien qu'à votre
» âge , on ne peut pas danser avec cette perfection
» dont on m'a tant parlé. — Vous avez raison ,
» maman , me dirent-ils tous deux. »

Cette famille si unie , si vertueuse , si intéres-
sante , était trop heureuse pour que sa félicité pût
être de longue durée. Madame de Labouisse qui
aimait ses enfans par-dessus toutes choses , fut frap-
pée dans ses plus chères affections. Elle vit deux
de ses filles , *Isaure* et *Sophie* , souffrir , languir
et s'éteindre sous ses yeux. Son fils unique , *Adolphe* ,
qui donnait les plus belles espérances et promet-
tait de marcher dignement sur les traces de son
père , mourut dans ses bras au printemps de sa

vic, dans sa dix-septième année. ELÉONORE ne quitta pas un seul instant ses enfans malades ; elle leur prodiguait ses soins avec une activité, une abnégation de soi-même admirables. Elle épiait la marche et les progrès du mal, passait alternativement de l'espoir à la crainte, concentrait dans le fond de son cœur les inquiétudes dont il était oppressé, afin de ne pas augmenter l'affliction des personnes qui l'entouraient. J'ai lu les lettres que sa plume traçait à ces époques douloureuses. Quelle sensibilité ! quelle tendresse ! quelle résignation angélique ! Comme elles font aimer la personne qui les écrivait ! Quelle opinion ne donnent-elles pas de son amour maternel, de sa douceur, de son esprit et de sa piété ! . . .

Les excellentes qualités de Madame de Labouisse se manifestèrent d'une manière plus frappante dans une longue et douloureuse maladie que sa belle-mère eut à essuyer à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Surmontant sa faiblesse naturelle, elle semblait se multiplier pour présider à tout, pour s'occuper de tout, pour arracher à la mort celle que ses yeux et son cœur regardaient comme sa seconde mère. Toute la ville de Castelnaudary se plut à faire son éloge dans cette circonstance, et M. de Labouisse, qui dut à ELÉONORE la conservation inespérée d'une mère chérie, lui en témoigna plusieurs fois sa reconnaissance.

L'âme de cette femme accomplie était trop sensible et trop aimante pour que les secousses qu'elle

avait reçues ne lui devinsent pas funestes. Peu de temps après la maladie de la mère de M. de Labouisse, elle fut atteinte d'une langueur mélancolique qu'elle s'efforçait de cacher à sa famille. Le dimanche 26 mai, en revenant de faire quelques visites, elle se sentit très-fatiguée et voulut se coucher... Hélas ! elle ne se releva plus et rendit le dernier soupir le lundi 3 juin suivant.

Dans une brochure attendrissante que M. de Labouisse vient de publier, et qu'un journal a comparée aux plus belles *Nuits d'Young*, il fait ainsi le récit des derniers momens de son épouse :

« Il était huit heures du matin ; elle témoigna
» le désir de recevoir *de suite* les Sacremens. Le
» médecin partagea cet avis, plutôt *par condes-*
» *condance*, que *par conviction d'une urgente néces-*
» *sité*. Il le déclara à la malade et nous assura
» qu'il n'y avait encore rien à craindre. Le dan-
» ger existait, mais il ne s'était point manifesté.
» Au contraire, la toux paraissait avoir cédé aux
» remèdes ; elle avait cessé, de sorte que notre
» officieux docteur était sorti tranquille et presque
» rassuré pour l'instant ; mais mon cœur palpitait
» avec violence. La solennité du moment, la gra-
» vité de la demande, les appréhensions que je
» lui supposais..... Je n'osais m'arrêter à tout
» cet avenir d'angoisses et de douleur.... Je la
» tenais appuyée sur mon bras, lui faisant pren-
» dre un bouillon qu'elle n'acheva point, qu'elle

» ne put pas achever. . . . Elle était silencieuse
» et recueillie ; elle priaït l'arbitre suprême de
» nos destinées ; elle me fait un signe , je la pose
» doucement sur l'oreiller , et entendant un léger
» bruit , je vais voir si le confesseur arrive. . . .
» Ce n'était pas lui ; il ne paraissait pas encore ! . . .
» Je rentre : elle venait d'expirer ! . . . Quand le
» prêtre fut là , il ne put bénir qu'un cadavre ! . . .
» Cette fille sensible , cette excellente épouse ,
» cette bonne mère venait d'être enlevée inopi-
» nément à toute sa famille surprise et consternée ! . . .
» Peu de minutes auparavant j'avais senti la pres-
» sion de cette main chérie , répondre à mes
» soupirs et à mes craintes ! et à présent ! la mort
» s'était emparée de cette douce victime , l'espé-
» rance avait disparu pour faire place à une éter-
» nelle douleur ! »

Après ce tableau déchirant , que nous reste-t-il à dire ? Tout ce que nous pourrions ajouter serait froid et décoloré.

Les amis des lettres qui avaient eu des relations avec Madame de Labouisse furent vivement affligés de sa mort , et plusieurs d'entr'eux lui consacèrent des chants funèbres , où ils rendirent justice à ses talens et à ses vertus. M. J. Sirven , notre collègue à l'Académie de Perpignan , déjà connu par des pièces de vers d'un style spirituel , élégant et facile , et surtout par des chansons pleines de grâce , de gaieté et d'à-propos , au sujet desquelles

il vient de recevoir une lettre de félicitation de
notre immortel chansonnier Béranger , publia
une Romance élégiaque qui mérite de figurer
dans cette Notice.



ROMANCE

Sur la Mort de Madame de Cabouïsse-Rochefort,
par Monsieur J. Sireven.



- » Ici-bas tout ce qui respire
» Jouet du sort,
» Est donc soumis à ton empire,
» Cruelle mort ?
» Suspends tes coups... Ma voix t'implore !...
» Mais c'en est fait !... Mes vœux sont superflus !
» Amours, pleurez ÉLÉONORE !
» Elle n'est plus !...

» Elle n'est plus !... Son luth fidèle
» En a frémi.
» C'est l'adieu d'une âme immortelle
» A son ami.
» Prenez le deuil vous que j'adore,
» Filles du ciel, Muses, Grâces, Vertus !
» Amours, pleurez ÉLÉONORE !
» Elle n'est plus !...

» Elle n'est plus !... Et son *Auguste*
» Les yeux en pleurs,
» Accuse en vain le sort injuste
» De ses malheurs.
» Dieu l'a voulu !... L'airain sonore
» A proclamé ses arrêts absolus !
» Amours, pleurez ÉLÉONORE !
» Elle n'est plus ! »

Nous avons éprouvé une douce satisfaction, en présentant ÉLÉONORE comme un modèle de fille, d'épouse et de mère. Il nous reste encore à parler de ses talens littéraires et des divers ouvrages qu'elle a composés. Certainement elle ne songeait pas à être auteur. Si M. de Labouisse n'eût pris le soin de l'exciter quelquefois et de recueillir ce qu'elle écrivait, sa plume n'aurait laissé d'elle aucune trace. Elle était si modeste, elle se défiait si fort de son esprit, elle craignait si fort de se voir en proie à l'amère critique, dont souvent les femmes sont poursuivies, qu'elle ne se serait jamais décidée à rien publier.

Les écrits de Madame de Labouisse sont, malheureusement, peu volumineux; mais ils sont remplis de grâce et de facilité. Ils font regretter qu'elle y attachât si peu d'importance et que le zèle scrupuleux avec lequel elle remplissait tous les devoirs attachés à sa position sociale ne lui ait point permis de les rendre plus nombreux.

Le plus intéressant de tous, est un *Voyage de l'Isle de France à l'Orient*. M. de Labouisse le publia en 1815, dans le 2^me volume de sa *Biographie des Éléonore*. Il n'a que dix-neuf pages, mais dix-neuf pages excellentes, pleines d'esprit, de gaieté et de sentiment. Ce n'était qu'une simple lettre renfermant des souvenirs, que Madame de Parny, créole comme elle, de l'Isle de France, avait réclamés. Ils ont tout le charme qu'ils peuvent avoir; mais on sent que si l'auteur avait cru

travailler pour le public et la postérité, elle aurait pu étendre davantage ses remarques et ses descriptions. Il en est de même de deux autres voyages inédits, l'un de *Toulouse à Orthez*, dans le Béarn, l'autre à *Sallies*, ville du département des Basses-Pyrénées, remarquable par sa fontaine salée et les coutumes un peu sauvages de ses habitans. Ces deux lettres, adressées à une tante de son mari, Mademoiselle Charlotte-Éléonore de Bonaffos, sont, on peut le dire, pétillantes d'esprit, de joie et de bonheur.

2° Les *Cantates de Métastase*, traduites en français. Pour surprendre agréablement son mari, ÉLÉONORE voulut achever d'apprendre parfaitement, à son insçu, la langue italienne. Elle consulta un des correspondans de M. de Labouisse, M. Tarteiron, poëte aimable, Directeur de l'enregistrement à Foix, qui l'encouragea et lui donna des conseils dont elle profita. Elle traduisit Métastase et fit présent de son travail à son époux, le 28 août 1807.

Plusieurs de ces Cantates, entr'autres celles commandées *al poëta Cesareo*, au poëte de la cour, pour des fêtes, furent imprimées en 1808 à la suite d'une brochure que M. de Labouisse publia sous ce titre : *Idylles imitées des Cantates de Métastase, suivies du 1^{er} livre des Amours*. M. Chardon de la Rochette, qui en rendit compte dans le tome 3 de ses *Mélanges*, fit ainsi, en peu de mots, un bel éloge d'ÉLÉONORE : « Je me plais à citer ses » essais, parce qu'ils prouvent contre l'opinion,

» assez générale et trop souvent vraie , qui prétend
» qu'une belle femme trop occupée d'elle-même,
» s'occupe trop peu de ses enfans : ils prouvent,
» dis-je , qu'on peut être à la fois belle femme ,
» bonne épouse et tendre mère »

3^o Traduction en français des nombreuses *Lettres italiennes* , répandues dans la *Correspondance générale* de Voltaire , ouvrage inédit.

4^o Un grand nombre de *Poésies fugitives* et d'analyses , publiées dans l'*Athénée des Dames* , le *Parnasse des Dames* , le *Mentor de la Jeunesse* , surtout dans *La Guirlande des Dames* , recueil qui renferme plusieurs traductions de Tibulle , dignes du modèle. Qu'on en juge par celle-ci :

TRADUCTION DE TIBULLE.

Après une Jalousie et une Réconciliation.

« O qu'en ce jour il m'est doux de connaître
» Que mon ami , se confiant à moi ,
» Ne pense point que je manque de foi
» Envers l'amour qui de mon cœur est maître !
» D'une coquette on peut se défier ,
» Et le soupçon alors n'est que trop juste :
» Mais mon ami , mon amant , mon *Auguste* .
» Jusqu'à ce point pourrait m'humilier ;
» Moi ! dont l'unique et la plus chère envie ,
» Moi ! dont le sort le plus doux , le plus beau
» Est de pouvoir lui consacrer ma vie
» Et de le suivre au delà du tombeau !

- » L'excès d'amour qui t'a rendu coupable,
» En égarant ta crédule raison,
» Fut ton excuse, et seul me rend capable
» De pardonner ton indigne soupçon.
» Ce noir soupçon, dans quelle source amère
» Ton cœur, ingrat! a-t-il pu le former,
» Quand depuis peu, sous les yeux de ma mère,
» Je t'avais fait le serment de t'aimer?
» Je le répète encore, cher *Auguste*,
» Ce doux serment d'un amour immortel,
» Que doit l'hymen, dans un jour plus auguste,
» Sanctifier aux marches de l'autel.
» C'est pour toi seul que ton *Éléonore*
» Se plaît à vivre, à mourir sous ta loi;
» C'est pour remplir un devoir qu'elle honore
» Qu'elle se plaît à te garder sa foi. »

On pourrait remarquer que ce n'est pas une traduction, mais une imitation, ou plutôt une heureuse paraphrase d'un texte épuré et embelli. Cette courte *Élégie* n'en a que plus de naïveté et de charmes : *Tibulle* n'avait pas encore été traduit de ce ton-là.

Pour faire ressortir le mérite poétique de *Madame de Labouisse*, transcrivons la traduction que *M. Carondelet-Poteles* nous a donnée de cette même *Élégie*, qui n'a que six vers dans l'original :

SULPICIE A CÉRINTE.

- « Oui certes, il m'est doux de voir que mon amant
» En moi pleinement se confie.
» Qu'on soupçonne un cœur vil de trahir bassement;
» Mais non le cœur de *Sulpicie*.

- » Cérinthe sois plus fier ; d'un amant maltraité
- » Repousse au loin la jalousie ;
- » Celui qui peut douter de ma fidélité
- » Croit à la honte de ma vie. »

M. le Comte de Baderon St.-Geniez a peut-être, pour un traducteur, trop délayé le texte dans cette élégante et facile version.

- » Cérinthe il est flatteur pour moi
- » Qu'à peine sûr de ma tendresse,
- » Un cœur volage comme toi
- » Vive tranquille sous ma loi,
- » Et s'en rapporte à ma sagesse
- » Du soin de lui garder ma foi.
- » Pourtant si ton âme parjure
- » Préfère, en ses goûts corrompus,
- » La maîtresse la plus obscure
- » A la fille de Servius :
- » D'autres frémissent dans la crainte
- » Qu'à son tour un jeune inconnu
- » Ne prenne, en mon cœur éperdu,
- » La place même de Cérinthe. »

On a pu se convaincre du beau talent de Madame de Labouisse par les vers que j'ai déjà cités. Pour achever de le faire connaître à mes lecteurs, je rapporterai un autre de ses Opuscules, qui me paraît réunir toutes les qualités qui distinguent les productions des Dames françaises les plus célèbres en littérature. C'est une imitation d'une Elégie italienne, intitulée *l'Aveu*.

L'AVEU.

- « J'avais bravé la foule des amans,
» Je leur étais et sauvage et cruelle ;
» Je les venge aujourd'hui que ma fierté chancelle,
» Et je suis à mon tour en proie à leurs tourmens.
» Aux soupirs d'un ami trop pressant et trop tendre
» Quand la bouche refuse un don que fait le cœur,
» Ce cœur dément une feinte rigueur,
» Et par mille détours cherche à se faire entendre.
» Ton amour a réduit mes dédains orgueilleux ;
» Tu l'emportes, *Auguste*, et ma voix le confesse :
» « Oui, tu possèdes ma tendresse,
» Tu l'as plus d'une fois pu lire dans mes yeux.
» Il est vrai que tu fus et constant et fidèle.
» Mais d'autres l'ont été sans être plus heureux ;
» D'autres ont soupiré, sans qu'à leurs tendres vœux
» J'eusse été jamais moins rebelle.
» Pour moi l'indifférence avait mille douceurs ;
» Je m'enivrais de mes propres rigueurs,
» Lorsque l'amour m'a soumise et vaincue.
» En te voyant, une flamme inconnue
» Troubla mes sens, fit palpiter mon cœur.
» T'aimer fait désormais ma gloire et mon bonheur.
» Qu'avec transport j'obéis à mon père,
» Lorsque sa voix bénie et chère
» A prononcé : *Voilà l'objet de notre choix !*
» Qu'il est sacré l'ordre que je reçois
» De chercher toujours à te plaire !
» Ce sentiment dont je te fis mystère
» Je le dois donc révéler à ta foi.
» Comme on s'abuse alors que l'on désire !
» Je crus vaincre l'amour, me soustraire à sa loi,
» J'osais m'enorgueillir d'un tyrannique empire,
» Et j'étais une amante aussi faible que toi. »

Quoique imiter de cette manière, ce soit vraiment composer, *inventer*, voici un autre morceau qui lui appartient en entier et qui, par le sujet et par la manière dont il est traité, me paraît digne d'Anacréon.

LA ROSE.

- « Aimable fille du printemps,
- » Embaume ma douce retraite ;
- » Et que le souffle des autans
- » Épargne ta beauté parfaite.
- » Phébus a peine à fait son tour
- » Que les feuilles couvrent la terre ;
- » Brillante Reine du parterre,
- » Ton règne, hélas ! n'est que d'un jour ?
- » Mais ce jour est un jour de gloire.
- » La tubéreuse, le muguet,
- » Et la renoncule et l'œillet
- » Doivent te céder la victoire.
- » Rose aux parfums délicieux,
- » Tu fais les délices des yeux,
- » Et la plus belle des parures.
- » Ton calice ouvert aux zéphirs
- » Est l'emblème des doux plaisirs ;
- » Mais crains leurs indiscrets murmures,
- » Et leurs trop volages desirs ! . . .
- » Orgueil de l'empire de Flote,
- » Puissai-je à l'époux que j'adore
- » Ainsi que toi plaire toujours !
- » Quand le malheur suivait nos jours,
- » Il a tari toutes mes larmes ! . . .
- » Mais puissent nos jeunes amours
- » Passer moins vite que les charmes. »

On en conviendra ; ce morceau est délicieux. Il inspira à la Muse conjugale de M. de Labouisse-Rochefort, ce remerciement, qu'on pourrait appeler une Hymne de reconnaissance.

A LA ROSE,

Chantée par Eléonore.



- « Rose, de qui tiens-tu cet heureux incarnat,
- » Ce port majestueux, ce doux et tendre éclat ?
 - » Quelle est la fleur, Rose, que tu n'effaces ?
 - » Qui te donna cette suave odeur ?
 - » Qui te donna cette vive fraîcheur ?
 - » As-tu paré le sein brillant des Grâces ?
 - » Flore et Zéphir, à qui tu dois le jour
- » Aux bosquets de Paphos ont-ils placé ta tige ?
- » Viens-tu des lieux rians où serpente l'Adour ?
- » Du Pæstum, de l'Hybla, n'est-tu pas un prodige,
- » Que des climats lointains ait transporté l'Amour ?
 - » Sa main t'aurait-elle cueillie
 - » Dans les jardins du bon Alcinoüs ?
 - » Ou ta fleur fut-elle embellie
- » Sur les fertiles bords du tranquille Anaurus (1) ?
- » Dois-tu ce beau carmin au beau sang de Vénus ?
- » Dois-tu ce doux parfum aux larmes de l'Aurore ?
- » Non, de te flatter point ; ces heureux attributs

(1) Fleuve de la Thessalie, sur lequel on ne sent jamais le moindre vent.

- » Tu les dois tous à mon ÉLÉONORE ;
- » La jeune épouse que j'adore
- » Te prodigua ses soins flatteurs ,
- » Te prodigua sa grâce accoutumée ;
- » Et te baisant de sa bouche embaumée
- » Te rendit la Reine des fleurs. »

Il est dans la destinée des femmes d'être accusées de ne pas avoir composé les ouvrages qu'on leur attribue. Il y a dans les hommes je ne sais quelle jalousie et quelle injustice qui les porte à se réserver le privilège de parcourir seuls la carrière du talent et du génie. Madame la Comtesse de Salm en a parlé ainsi dans son *Épître aux femmes* :

- » De l'étude, des arts la carrière est ouverte ;
- » Osons y pénétrer. Eh ! qui pourrait ravir
- » Le droit de les connaître à qui peut les sentir ? . . .
- » Mais déjà mille voix ont blâmé notre audace ;
- » On s'étonne, on murmure, on s'agite, on menace ;
- » On nous veut arracher la plume et les pinceaux ;
- » Chacun a contre nous sa chanson, ses bons mots,
- » L'un, ignorant et sot, vient avec ironie
- » Nous citer de Molière un vers qu'il estropie ;
- » L'autre, vain par système et jaloux par métier,
- » Dit d'un air dédaigneux : ELLE A SON TEINTURIER ! »

Cette sottise calomnie a été souvent répétée. *Zayde* et *la Princesse de Cleves*, jolis romans de *Madame de Lafayette*, furent attribués à *Segrais*, qui était loin d'écrire avec autant de grâce, d'élégance et de délicatesse. La gloire de *Madame de Puisieux* fut revendiquée pour *Destouches*, celle de *Made-*

moiselle Barbier pour Fontenelle, celle de Madame la Marquise du Châtelet pour Voltaire, celle de Madame Deshoulières pour Hénaut. Dorat, dit-on, faisait les vers de Madame la Comtesse de Beauharnais. Dorat mourut et Madame de Beauharnais n'en continua pas moins à publier des vers charmans. L'esprit viril de Madame de Staël n'échappa point à la banale accusation qui atteignit une foule de personnes de son sexe, telles que les Riccoboni, les Du Boccage, les Comtesse de Beaufort, les Pipolet, les Balard. On ne l'épargna pas enfin à Madame de Genlis, qui dut avoir un *faiscur* bien persévérant et bien fidèle, puisqu'elle a écrit et composé des livres jusqu'à la fin de ses jours, et qu'elle a publié plus de cent volumes.

Madame de Labouisse n'a pas évité cet inconvénient. On a dit que son mari avait cherché à lui procurer de la célébrité, en publiant sous son nom des écrits dont il était l'auteur. Cette imputation n'a pas le moindre fondement. Les personnes qui ont connu Madame de Labouisse sont persuadées que les productions qui portent son nom ne sont pas au-dessus de ses talens et qu'elles sont sorties de sa plume. J'ai dans ce moment sous mes yeux tous ses papiers, tous ses manuscrits : ils sont une preuve incontestable de la vérité de mon observation. Toutes les poésies qui ont paru dans divers recueils y sont écrites de la propre main de cette femme aimable. On y voit les ratures, les corrections, les changemens qu'elle

jugeait convenable de leur faire subir ; et , si son époux avait composé ces mêmes poésies , elle n'aurait pas été dans la nécessité de se donner tant de peine. Il est encore une autre preuve en faveur d'ÉLÉONORE. Qu'on fasse une comparaison de ses vers avec ceux de M. de Labouisse : on y trouvera une différence frappante. Ceux de ce dernier sont plus poétiques , plus soignés , plus corrects ; ils portent la touche d'un littérateur habile , qui connaît toutes les ressources de son art : ceux d'ÉLÉONORE ont plus de simplicité , plus de naturel , plus de grâce. On voit qu'elle cherchait moins la perfection qu'à suivre les mouvemens de son cœur...

Il était de mon devoir de réfuter cette injustice , dont les femmes sont en droit de se plaindre , et à laquelle les hommes devraient désormais renoncer. Elle n'est pas la seule qui ait affligé M. de Labouisse. Une imputation plus atroce , plus odieuse , plus infâme , inventée par la médisance , accueillie et propagée par des envieux et des pervers , est venue le navrer de douleur. On n'a pas craint de dire qu'il n'aimait point ÉLÉONORE , que son amour n'avait jamais existé que *dans ses écrits* ! Et c'est lorsque la tombe de cette femme adorée était encore toute baignée des pleurs de son époux et de ceux de ses enfans , réduits au désespoir par une perte si accablante , qu'on a osé publier une telle atrocité ! En a-t-on pesé les conséquences ? N'a-t-on pas songé qu'elle exciterait le mépris et l'indignation de tous les gens de bien ,

et que les nombreux amis de M. de Labouïsse se leveraient comme un seul homme pour le justifier et le venger ! . . . Les fragmens de lettres que j'ai cités suffiraient seuls pour confondre ses lâches ennemis ; mais je me sens le besoin de donner encore quelques autres extraits. Les méchants, les envieux, les calomniateurs sont si tenaces, si acharnés, qu'on ne saurait trop s'entourer d'armes défensives, lorsqu'on veut les démasquer et les confondre.

M. de Labouïsse était à Paris. Il y voyait beaucoup l'épouse de l'élégant traducteur d'Anacréon, laquelle avait pour lui toute sorte d'attentions, de bontés et de prévenances. ÉLÉONORE lui écrivit à ce sujet : « Tu es donc bien satisfait de ta soirée » chez Madame Anson ? Que je l'aime cette femme » aimable de l'attachement qu'elle te porte ! Les » tendresses qu'elle t'a dites m'ont fait plaisir. » Puis-je être jalouse des purs sentimens de l'amitié ? » Cependant j'ai le regret de n'être pas là, et je » suis un peu envieuse du bonheur qu'ils ont de » t'avoir, etc., etc. » — Après cela elle lui disait : « Je te fais passer la lettre que j'écris à Madame » Anson. Tu jugeras si le style est convenable. » Il me semble un peu familier ; mais tu m'as » tant de fois répété qu'elle était si bonne, que » j'ai compté sur son indulgence, et je me suis » livrée au plaisir de causer avec elle, comme si » j'avais écrit à une ancienne amie. Elle ne s'en » fâchera pas, n'est-ce pas ? C'est toi qui m'en

» réponds. Tu m'as assurée qu'on lui plaisait par
» la simplicité et par le sentiment. Je me trouve
» heureuse d'avoir ces deux qualités qu'elle aime ;
» car tu les aimes aussi. . . . » Je n'ai pu résister
au plaisir de transcrire ces passages charmans.
Voici comment elle termina son épître : « Adieu ,
» Auguste , je tombe de sommeil ; je vais me cou-
» cher ; ce ne sera que changer de manière de
» penser à toi. » — Peut-on rien trouver de plus
spirituel , de plus tendre , de plus délicat ? Cette
phrase ingénieuse , sans cesser d'être naturelle ,
me paraît digne de Madame de Sévigné. En lisant
ces précieux fragmens , n'oublions pas qu'ils ont
perdu la moitié de leur prix par les mutilations
que je leur ai fait subir. La ceinture des grâces
n'a pas le même agrément déposée sur la toilette
que lorsqu'elle entoure leur taille majestueuse.

Mais laissons de côté les beautés de style qui
rendent cette correspondance si remarquable. Ce
n'est pas ce qui doit le plus nous occuper. Elle
nous servira à réfuter les détracteurs de M. de
Labouisse. ÉLÉONORE y parle elle-même de l'union
qui existe dans son ménage , de tout le bonheur
qu'elle doit à son cher *Auguste*. . . . Peut-il exister
d'union entre un mari et sa femme , lorsqu'entr'eux
il n'y a point d'amour ? ÉLÉONORE se serait-elle
sentie heureuse si elle avait pensé que son mari
ne l'aimait pas ? Et pourquoi ne l'aurait-il
pas aimée ? Serait-ce parce qu'il l'avait choisie ?
parce qu'elle était jeune ? parce qu'elle était aimable ?

ble ? parce qu'elle était spirituelle ? parce qu'elle avait des qualités, des talens, des vertus ? Ou bien, serait-ce parce qu'ayant chanté l'amour conjugal il avait dû se faire un système de se démentir en secret et de penser tout bas le contraire de ce qu'il pensait tout haut ? C'est-à-dire, que M. de Labouisse, homme franc et loyal, aurait voulu, à plaisir, faire de lui, un homme à plusieurs faces, un traître, un perfide, un monstre ! Comment a-t-on pu se plaire à nier ce que tant de faits et d'écrits ont proclamé avec tant d'évidence ? Pourquoi une union aussi parfaite n'aurait-elle pas pu exister ? Est-ce la chose impossible ? N'y a-t-il pas de bons ménages, et parmi ces bons ménages n'y en a-t-il pas un qui doit être indubitablement le meilleur, comme il y a quelque part, l'homme le plus fort, le plus riche, le plus habile, le plus savant, le plus heureux ? Qui empêcherait donc que cet exemple se manifestât sous nos yeux ? Et en le voyant n'était-il pas plus naturel et plus juste d'y applaudir que de le déprimer ? Ces réflexions se présentent inopinément à l'esprit ; mais la conviction de mes lecteurs serait encore plus complète, s'ils pouvaient parcourir toutes les lettres que j'ai sous les yeux. Combien d'expressions tendres et passionnées ! Quelle touchante sollicitude pour la santé de son cher Auguste ! Quelles confidences ! Quel abandon ? Quelles peintures délicieuses ! Non on n'écrit pas ainsi à une personne qu'on n'aime point, et dont on ne croit pas être aimée

Si on lit les nombreux ouvrages de M. de Labouisse, où le nom de son épouse se trouve, pour ainsi dire, à chaque page, à chaque ligne, peut-on avoir le moindre doute sur la sincérité de la passion qu'ÉLÉONORE lui avait inspirée !

En voici une preuve ingénieuse et délicate que les critiques devinèrent et louèrent. Son volume des *Pensées* avait paru en 1801. La 2^{me} édition, publiée en 1809, renferme un beau portrait de *Celimène*, que dans la 3^{me} édition, en 1810, il changea en celui de *Sophonie*, parce que le Tasse avait peint sous ce nom *Éléonore d'Est*, dans une Épisode de la Jérusalem délivrée. Et l'on a de pareilles idées, de pareilles attentions, sans éprouver de l'amour pour celle à laquelle on pense sans cesse ! Voici ce morceau digne de Labruyère. Il fut cité par tous les journaux qui rendirent compte de l'ouvrage, et principalement par le *Mercur de France* et le *Magasin encyclopédique*.

« *Celimène* est douce, timide, modeste, réservée.
» Si la vivacité de son imagination ne l'avait pas
» trahie, personne ne saurait qu'elle est capable
» d'écrire comme les Sévigné, les Deshoulières,
» les Lambert. Elle a des talens dont elle ne fait
» jamais parade ; ses grâces se montrent d'elles-
» mêmes, sans qu'elle cherche à les étaler. Elle
» cache avec soin les charmans ouvrages qu'elle
» compose ; elle ne veut ni braver la critique,
» ni affliger l'envie ; ou, pour mieux dire, elle

» se défie si fort de la perspicacité de son esprit ,
» qu'aucune idée de gloire n'est entrée dans sa
» tête ; elle est aimable , bienfaisante et sensible.
» Aucune de ses compagnes ne lui dispute rien ,
» parce qu'elle ne prétend à rien. Jamais elle ne
» s'est doutée combien par ses écrits et sa con-
» versation elle était digne de plaire ; elle a encore
» l'avantage d'être très-jolie ; mais c'est le moi-
» dre de ses mérites aux yeux de l'époux dont
» elle embellit l'existence , et qui a senti qu'il
» était mieux de préférer les dons de l'esprit et
» les vertus du cœur aux trésors de la beauté. »

Serait-ce donc sans amour qu'on écrirait des vers pareils à ceux qu'on lit dans *Mes quarante ans* , poëme composé en 1818 , après seize ans de mariage , par celui qu'un de nos plus spirituels compatriotes , M. le Comte Charles de Milhau , a surnommé *le Pétrarque conjugal français* , et qu'à Paris on appelait *le Tibulle de l'hymen* ?

« ÉLÉONORE ? ô toi ! que mes amours constans
» Se plurent à chanter aux jours de mon printemps !
» O toi ! fidèle épouse et sensible maîtresse ,
» Que d'instans fortunés je dois à ta tendresse ;
» Depuis l'heureuse époque où l'amour et l'hymen ,
» Ont couronné mes vœux en m'accordant ta main !
» Avec quel plaisir pur n'ai-je pas sur tes traces
» A la fois cultivé les Muses et les Grâces !
» Ah ! si d'un cœur modeste écoutant moins les lois ,
» Tu te fusses prescrit des sentiers moins étroits ,
» Tu pouvais d'Apollon parcourant la carrière ,
» Des modernes Sophos égaler la première !

» Hélas! d'un sort cruel les piquantes rigueurs;
» Les chagrins dévorans et les tristes langueurs,
» Ont détourné tes pas des bosquets d'Aonie.
» Ton clavier est muet : le dieu de l'harmonie
» Appelant, aux succès, et ta lyre et ta voix,
» Et tes jeunes pinceaux applaudis tant de fois,
» Regrette ces beaux jours, du naissant hymenée,
» Où chaque heure fuyait brillante et fortunée,
» Où ta voix modulait les plus tendres accens,
» Où ton luth enflammait mes transports renaissans,
» Où tes crayons prenant *Adolphe* pour modèle,
» Nous montraient de nous deux cette image fidèle..

» O jours trop tôt passés! Qu'à mes yeux attentifs
» Ces momens de bonheur ont été fugitifs! »

.

Ce fragment, vraiment inspiré par la reconnaissance et par l'amour, suffirait seul pour prouver l'absurdité d'une pareille accusation.

Qu'on me permette d'ajouter une circonstance qui me paraît concluante et dont je ne dois pas négliger de faire mention. ÉLÉONORE a laissé un testament olographe, dans lequel, profitant de toute la latitude de la loi, elle donne à son *Auguste* le quart de ses biens meubles, immeubles, de quelque nature qu'ils soient présens, futurs, et la jouissance d'un autre quart. Fait-on de pareilles dispositions pour quelqu'un qu'on n'aimerait pas et dont on aurait à se plaindre? M. de Labouisse a refusé de s'en prévaloir pour épargner des frais inutiles à ses enfans; mais il

conserve avec soin ce titre précieux, et il peut l'opposer victorieusement aux attaques de ses détracteurs.

Le cœur de cet époux inconsolable est tellement ulcéré de toutes les calomnies dont il a été l'objet, que le mépris ne lui a pas paru une vengeance suffisante. Il a pris la plume, et dans une brochure qu'il vient de publier, dans une *Post-face* pleine de douleur, d'énergie, d'éloquence et d'amour, il a terrassé les lâches ennemis qui s'étaient déchainés contre lui avec une fureur outrageante.

Après une défense si entière et si noble, je dirai ce que j'ai vu dans cette famille qu'on a justement appelée *patriarchale*, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma pensée.

Lorsque, avec l'obligeance qui le caractérise, M. de Labouisse m'engagea d'aller le visiter à Castelnaudary, pour donner plus d'intimité aux relations, qui n'avaient encore existé entre nous que par correspondance, je me rendis à son invitation pressante, et je ne tardai pas à être enchanté de l'ordre, de l'union qui régnaient autour de moi. M. de Labouisse était toujours rempli d'attentions pour son épouse; il lui témoignait par ses procédés, par ses caresses, le respect, l'attachement qu'il avait pour elle, et son épouse empressée à deviner ses désirs, à lui épargner la plus légère contrariété, lui rendait en égards et en prévenances tout le bonheur dont elle lui était redevable. Combien de fois ne m'a-t-elle pas vanté les excel-

lentes qualités de son cher *Auguste* ! Elle était fière qu'il l'eût prise pour sujet de ses chants, parce que, me disait-elle, *ces chants étaient l'expression fidèle de la vérité*. En discourant ainsi avec franchise et abandon, ses yeux s'animaient, sa voix devenait plus sonore, ses paroles plus expressives, plus élégantes ; elles se prêtaient avec une facilité admirable à peindre les sentimens qui l'oppressaient ; on voyait qu'elle était heureuse, parfaitement heureuse, et qu'elle aurait voulu me faire lire dans son cœur.

Le trop court séjour que je fis chez M. de Labouisse, entouré de tout le bonheur que peuvent procurer l'étude, les arts et l'amitié, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Ce digne et respectable ami me fit connaître, avec le plus grand détail, tous les trésors de sa Bibliothèque ; j'éprouvai surtout beaucoup de plaisir à feuilleter un magnifique Album, commencé à Paris en 1825, et qu'il destinait pour sa chère *Eléonore* à laquelle il cherchait toujours à procurer d'agréables surprises. Les hommes de lettres les plus célèbres, les artistes les plus distingués, l'avaient enrichi d'inscriptions, de dessins, de peintures, de morceaux de musique, qui le rendent extrêmement remarquable. (1) J'obtins l'autorisation de prendre copie

(1) Qu'on me permette de rapporter ici, les faibles vers que l'indulgence de M. de Labouisse m'encouragea à déposer dans ce recueil, au milieu des chefs-d'œuvre dont il est rempli.

de ce qui me plairait le plus ; mais je ne fis que glaner au milieu d'une abondante moisson , et je me contentai de transcrire , sur mes tablettes , les pièces les plus courtes , que je conserve depuis soigneusement. ÉLÉONORE avait tracé de sa main sur cet album le distique suivant , qui en est l'ornement le plus précieux :

« Pour exprimer les vœux qui remplissent le cœur
» D'une épouse fidèle et tendre ,
» Ah ! puissé-je long-temps , chez Auguste , te rendre
» Tout ce que je te dois d'amour et de bonheur ! »

Il existe d'autres témoignages en faveur d'un excellent ami , d'un ami malheureux. Depuis la mort d'ÉLÉONORE , il vit tellement retiré , tellement absorbé par sa douleur , que les personnes qui lui sont attachées ne peuvent qu'en être affligées. La chambre qu'il occupait autrefois et qu'il avait arrangée et embellie pour l'épouse qui la lui rendait agréable , est maintenant inhabitée. Il sent son cœur prêt à défaillir chaque fois qu'il passe à l'entrée du corridor qu'elle termine et qui arrive à l'escalier. Il s'est confiné au haut de la maison dans un petit appartement froid , privé de cheminée , sans songer que sa santé déjà faible

» Parmi des noms fameux dans les arts , dans l'histoire
» Et qui , sur cet *Album* , brillent avec honneur ,
» Je vais inscrire un nom sans mérite et sans gloire.
» Le tien , cher de Labouisse , est gravé dans mon cœur
» Ainsi qu'au Temple de mémoire , »

et chancelante, pouvait en être gravement compromise ; mais, dans l'excès de son affliction, il croirait se rendre coupable en s'occupant de lui-même. S'il tient encore à l'existence, ce n'est que par esprit de religion et pour l'amour de ses enfans, image vivante de leur mère. Il ne sort plus que pour aller à l'église. Il passe toutes ses journées au milieu de ses livres, triste, rêveur, mélancolique et même un peu sauvage. Cependant sa douleur et ses regrets n'ont point changé son caractère toujours bon, toujours serviable. Il accueille avec affabilité et douceur ceux qui vont le visiter ; il oblige, autant qu'il est en son pouvoir, ceux qui s'adressent à lui, et en le faisant, non seulement il satisfait son penchant et son cœur, mais il rend un nouvel hommage à celle qui fut toute sa vie un exemple de bonté et de vertu.

C'est un témoignage que lui rendent tous ses compatriotes : j'ai été heureux de pouvoir le recueillir. Lui-même m'écrivait ces paroles touchantes en m'envoyant son dernier écrit : « Peut-être » trouverez-vous que ma plume s'égaré et divague Je le sais, je le sens ; mais, pouvait-il en être autrement dans mon désespoir, quand j'étais forcé d'écrire en présence de la plus affreuse calomnie et sous l'inspiration de la plus amère douleur ? Mon esprit est si troublé et mon cœur si souffrant, que je ne pouvais guère retrouver et mettre en ordre mes idées. » Elle est si grande la perte que j'ai faite ! Si

» cruelle l'affliction dont le Ciel m'a frappé ! . . .
» Je ne m'en consolerais jamais. C'était des préve-
» nances de toutes les heures, des soins et des
» attentions multipliés à chaque instant. A présent
» je suis seul, même quand mes infirmités m'as-
» siégent. Mes filles me restent, il est vrai, et
» j'en sens tout le prix ; mais quelque attachement
» qu'elles aient pour leur infortuné père, elles ne
» peuvent faire, elles ne peuvent prévoir, elles
» ne peuvent oser tout ce que peut une épouse
» attentive. C'est tout autre chose, c'est tout dif-
» férent et cette différence fait tout. . . . »

Je transcrirai encore d'une lettre plus récente ce fragment, que M. de Labouisse me pardonnera de publier : « Je sors peu de mon cabinet. Cet
» isolement, cette solitude me conviennent à mer-
» veille, je ne m'en trouve que trop distrait par
» quelques visiteurs oisifs et indifférens ; (car j'ex-
» cepte les vrais amis) qui croient me rendre un
» grand service, en m'arrachant à mes mélancoli-
» ques rêveries. Les positions changent entièrement
» les dispositions de notre être ; il s'en faut bien
» qu'autrefois je fusse aussi enclin à fuir toute
» société ! je ne vivais pas alors tristement de sou-
» venirs et de regrets. Mon premier deuil va
» finir sous peu de jours, le 3 juin prochain ;
» mais l'autre ne finira qu'avec ma vie. J'ai fait
» une perte immense ! si immense que mon cœur
» semble devenu vide, malgré l'amour filial et
» l'amour paternel qui y restent dans toute leur

» force... En un tel état de cause et avec de
» pareilles idées habituelles, il m'a fallu reprendre
» mes lectures et mes occupations. J'ai éprouvé le
» besoin d'un travail continuel, non pour me con-
» soler, c'est impossible, mais du moins, pour me
» distraire et m'empêcher de tomber dans le déses-
» poir..... »

Je me souviens d'avoir lu, il y a long-temps, dans les *Mélanges* de Madame Necker, une phrase qui ne m'avait pas semblé fort claire; elle dit : *Souvent on est regretté de tout le monde et l'on n'est pleuré que d'une seule personne.* Je crois enfin comprendre cete pensée aujourd'hui que M. de Labouïsse-Rochefort m'offre l'occasion d'en faire une juste application.

Et c'est l'époux qu'ÉLÉONORE idolâtrait, l'époux dont elle était adorée qu'on a eu la barbarie d'affliger par la plus infâme et la plus maladroite calomnie. Si Madame de Labouïsse vivait encore, quelle ne serait pas sa douleur et son indignation ! Peut-être gémit-elle dans les Cieux de l'injustice et de la méchanceté des hommes. . . . Console-toi, ombre chérie ; en vain les Zoïles se sont-ils déchaînés contre l'être vertueux que tu as tant aimé. Leurs traits sont impuissans contre une si belle vie : elle passera sans tache à la postérité, et vos noms, cités pour exemple aux amans et aux époux, seront inséparables ainsi que vos écrits.

